

Georg Lukács



(1885-1971)

*Jenő Landler :*  
*La lutte avec la mort.*

1928

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács :  
*Harc a halállal* (1928).



Il occupe les pages 97 à 100 du recueil *Demokratische Diktatur, Politische Aufsätze V* [Dictature démocratique, Essais politiques V.] (Sammlung Luchterhand, Darmstadt & Neuwied, 1979). Il était jusqu'à présent inédit en français.

Il a été publié à l'origine dans *Új Március*, périodique communiste hongrois publié à Vienne, 4<sup>ème</sup> année, Mars 1928, n°3, p. 101-104.

Toutes les notes de bas de page sont du traducteur.



Cet article rend un hommage émouvant, quelques jours après sa mort, à Jenő Landler (1875-1928), dirigeant communiste hongrois, commissaire du peuple à l'Intérieur de la République Hongroise des conseils, commandant dans l'Armée Rouge. En exil à Vienne, membre du Comité Central du Parti, il dirige la fraction opposée à la direction de Bela Kun à laquelle appartient aussi Georg Lukács. Il meurt à Cannes le 25/02/1928.

## *Jenő Landler. La lutte avec la mort. !*

Une lutte terrible qui a duré un an et demi. Landler et la maladie ! Tout le monde pensait que c'était ridicule, y compris Landler lui-même. Il fut toujours le travailleur du parti le plus efficace. Il prenait en pitié et raillait tous ceux qui se plaignaient de fatigue pour ensuite, avec la plus grande bienveillance, envoyer les camarades se reposer. Lui-même n'avait pas besoin de repos. Depuis qu'il était en émigration, il n'a jamais pris de vacances ni de repos. Après l'écriture, il cherchait à se détendre dans un séminaire, après l'enseignement dans le travail d'organisation.

À l'époque du procès Rákosi,<sup>1</sup> nous avons remarqué pour la première fois que tout n'allait pas bien dans la capacité de travail du vieux. Même avant, il arrivait soudainement qu'il aille mal. Le malaise disparaissait cependant toujours après quelques heures, et aussi bien lui que nous aussi attribuions ces incidents à son embonpoint. Pendant le procès Rákosi, il travaillait toujours comme avant. Et lorsque le travail était terminé aux alentours de minuit, il

---

<sup>1</sup> Mátyás Rákosi (1892-1971), commissaire du peuple au commerce de la République hongroise des conseils. Après la chute du régime, il s'enfuit en Union Soviétique. Envoyé en mission en Hongrie en 1924, il est arrêté et emprisonné pendant 16 années par le régime de l'amiral Horthy. (cf. *L'Humanité* du 16/10/1925 dénonçant la parodie de justice et les tortures subies par les prisonniers). De 1945 à 1956, ce stalinien fidèle sera secrétaire général du Parti des travailleurs hongrois, et de 1949 à 1956 dirigeant de la République Populaire. Voir l'article de Lukacs : Pourquoi le camarade Rákosi est-il allé en Hongrie ?  
<http://amisgeorglukacs.org/2024/08/georg-lukacs-pourquoi-le-camarade-rakosi-est-il-alle-en-hongrie.html>

retenait encore le camarade qui pouvait soutenir quelque peu le rythme et tenait encore sur pieds, pour discuter des questions actuelles du mouvement hongrois et international. Le malaise revenait cependant de plus en plus souvent, et ses amis commencèrent à le tarabuster : il fallait qu'il s'accorde enfin quelques semaines de repos. Il ne le fit pas, parce que d'autres travaux l'attendaient. Et il travailla jusqu'à ce que, à l'automne 1926, il s'effondre. Les médecins constatèrent une grave maladie de cœur, suite d'une ancienne arthropathie qu'il cachait en lui de manière latente depuis des années, mais qu'il avait oubliée en raison de sa grande force physique et de son énergie vitale et capacité de travail encore plus grandes. Il était malade, gravement malade. Mais il ne voulait maintenant rien savoir de sa maladie. Il sentait, il savait que le parti avait besoin de lui pour la classe ouvrière hongroise luttant, s'organisant pour sa libération, se battant pour définir son chemin.

La lutte avec la mort commença. Mais il ne savait pas encore que c'était une question de vie ou de mort. Il ne voulait pas du tout savoir qu'il était gravement malade, qu'il devait constamment prendre soin de soi, qu'il ne pouvait plus à loisir gaspiller pour le mouvement son intelligence, son énergie, son savoir, son habileté, et son inventivité. Après quelques semaines de séjour en sanatorium, il revenait vers nous. Il ne fléchissait pas. Il travaillait comme avant, et il semblait pendant quelques mois qu'il allait bien, qu'il avait triomphé de la maladie.

Vint le temps des combats alternés. Il y avait des semaines où il était contraint de se retirer, d'aller au sanatorium ou à la campagne. Il revenait cependant du repos avec des forces apparemment nouvelles, plein de nouveaux projets

pour le travail. C'est avec une foi fanatique qu'il avait confiance en la victoire. Et même ceux qui voyaient aussi tout de près, qui connaissaient l'opinion soucieuse des médecins traitants sur la maladie, oubliaient pendant des heures et des jours ce qu'ils savaient, tant il irradiait d'énergie vitale. Et il se disputait, discutait et plaisantait constamment avec ses médecins. Il leur manifestait qu'il savait mieux qu'eux ce qui lui manquait et ce qu'il devait faire. Il leur prouvait qu'ils ne maîtrisaient pas la dialectique, qu'ils concevaient l'état, les maladies de l'organisme de manière mécaniste, stéréotypée.

À l'époque du procès contre Zoltán Szántó,<sup>2</sup> sa grande énergie s'est enflammée une dernière fois. Il s'est réjoui encore avec nous tous de la belle démonstration des inculpés, le 7 novembre ; après l'annonce du jugement, il a pourtant encore dû se retirer pour se reposer. Même là, il était encore plein d'assurance. Il voyait pourtant déjà la gravité de sa maladie. Même au sanatorium, il travaillait encore. Il n'admettait pas que des problèmes importants soient réglés sans ses conseils. Mais il ne donnait plus que des conseils et des indications, mais lui-même ne travaillait encore que sporadiquement ; chaque heure de travail, il la payait déjà de quelques jours de malaise. Et il s'accommoda de ne plus pouvoir être pleinement capable de travailler tout au long de l'année entière. Il s'accommoda de devoir voyager pendant trois mois pour pouvoir ensuite travailler trois, quatre, six mois d'affilée,

---

<sup>2</sup> Zoltán Szántó (1893-1977), commandant de régiment de l' Armée rouge et commissaire politique divisionnaire de la République des conseils. Membre suppléant du comité central du parti en 1926, il est envoyé en mission en Hongrie. Arrêté en 1927, il est condamné à 8 ans et demi de prison.

et de partager sa vie entre de longues pauses de repos et le travail. Il comprenait que le mouvement avait besoin qu'il en soit ainsi. La première campagne fut perdue. C'est dans ces circonstances que le camarade Landler – avec le soutien d'un cercle d'amis – partit se reposer, se soigner, sur la riviera. En chemin, il s'arrêta à Paris pour visiter le mur des fédérés au Père-Lachaise. Alors qu'il se tenait debout devant la tombe des communards, il ne savait sans doute pas encore qu'il faisait pour toujours ses adieux au travail révolutionnaire. (Lorsqu'il était encore en bonne santé, il avait coutume de dire : je vais encore une fois à Paris pour voir le mur des fédérés et cracher sur la tombe du traître Louis Blanc.)<sup>3</sup> À Cannes, il commença le dernier combat, terrible, avec la mort. Il avait les jambes enflées, un corps meurtri de piqûres et de ventouses, il avait en permanence des difficultés à respirer, il ne vivait que grâce à l'inhalation d'oxygène, il était tellement malade qu'il ne pouvait plus être au lit, le camarade Landler luttait avec la mort en dormant dans un fauteuil. Mais il luttait. Dans sa dernière lettre qu'il nous a adressée, il écrit : « je lutte terriblement pour pouvoir être encore une fois un membre utile de la communauté. » Il parle ensuite des soucis que son repos, sa guérison coûteraient trop cher à ses amis qui ont rendu ce voyage possible. Et il conclut : « Je n'ai pas pu écrire plus tôt, même maintenant, j'ai bien du mal. Le médecin ne

---

<sup>3</sup> Louis Blanc (1811-1882), journaliste et historien français, promoteur en 1848 du suffrage universel et des ateliers nationaux. Il fut hostile au Manifeste de la Commune, refusa d'y prendre part, et approuva, au départ, la répression versaillaise. Député de la III<sup>ème</sup> République, il dépose toutefois un projet de loi d'amnistie.

m'autorise pas du tout de promenade. Et pourtant, nous serons victorieux ! »

Il ne pouvait pas vaincre. Ce fut la grande bataille où il subit une défaite. Déjà, il n'était pas toujours conscient. Mais même dans cet état de demi-éveil, ses pensées tournaient toujours autour du Parti, autour des événements du mouvement. Une nuit, il dit à sa fille qui le veillait qu'« il y a quelque chose de très contrariant, parce que des élections fascistes ont lieu, il faudrait téléphoner au journal, sinon, il ne pourra pas paraître. » Une autre fois, il a dit : « il faudrait rentrer à la maison, aller en Hongrie, car ce n'est que comme cela que l'on peut remporter des succès contre Bethlen. »<sup>4</sup> Plus tard, il mentionna le nom d'un émigré suspecté d'être un indic. « Les choses ne vont pas bien... l'enquête est en cours... cela va mal... je ne peux pas être là-bas. » Puis : « Nous devrions nous réunir pour discuter de certaines choses. » Et encore très peu de temps avant sa mort : « Je ne peut pas résoudre les problèmes juridiques. »

Son agonie fut une lutte mentale ininterrompue avec des questions du Parti. De lui-même, de ses souffrances, ses tourments, il ne disait rien. Même cette lutte avec la mort faisait partie de sa vie pour le mouvement, intriquée avec le mouvement. Ce n'est que dans la dernière nuit, vers minuit et demi, qu'il dit en présence de sa femme, plus à lui-même qu'à elle : « Mon vieux, cela ne va pas plus loin ! » Cette dissolution impersonnelle dans le mouvement, repoussant à l'arrière-plan tous les événements personnel, n'était pas chez le camarade Landler de l'ascétisme. Il aimait sa vie, sa famille et ses amis, mais

---

<sup>4</sup> István Bethlen (1874-1946). I<sup>er</sup> ministre de Hongrie de 1921 à 1931.

même cet amour se dissolvait dans la seule grande passion de sa vie : dans l'amour de la classe ouvrière, dans la volonté fanatique de libérer le monde ouvrier, dans la haine fanatique des obstacles à la libération. Quelques jours avant sa mort, il dit à sa femme qu'elle devrait adhérer au Parti, et travailler dans le Parti. Il ne pouvait pas pour sa compagne de vie devenue veuve penser à un héritage plus précieux à lui transmettre.

Et lorsque sa femme voulut l'embrasser, il dit : « non, pas de sentimentalités ! »

Nous avons tenté ici de suivre cet enseignement. Nous nous sommes astreints à un ton sec, et n'avons énuméré que des faits pour, dans l'esprit de Landler, parler de son dernier combat. Mais ce n'est pas de la sentimentalité, si chaque révolutionnaire, chaque ouvrier ressent que non seulement le camarade Landler a combattu, dans sa vie, avec chaque goutte de son sang, pour la libération de la classe ouvrière, mais que son combat avec la mort fut jusqu'à son dernier souffle partie intégrante de ce combat. Ce fut un combat avec la mort mais par pour sa vie, *pour la capacité de combattre*. Il est tombé comme un soldat courageux, comme commandant suprême de l'armée rouge, après un rude combat dans le Parti des communistes de Hongrie, de l'Internationale communiste, de la classe ouvrière internationale.

